Pierre Michault

La Dance aux aveugles

poésie

Artiste inconnu, *La Danse des trois aveugles* (1460). Gallica/Bibliothèque nationale de France.

JE SUIS LA MORT de Nature ennemie,
Qui tous vivants finalement consomme,
Anéhillant en tous humains la vie.
Rebais en terre et en cendre tout homme.
Je suis la Mort qui dure me surnomme
Pour ce qu'il faut que mine tout à fin,
Je n'ai ami, parent, frère ou enfant
Que ne fasse tri ordiger en poudre,
Et suis de Dieu à ce commise, afin
Que l'on me doute autant que tonnant foudre.

Tu et Adam, puis leur création,
En trépassant la divine ordonnance,
En commettant prévarication
Se soumirent à mon obéissance.
En me donnant plein pouvoir et puissance
Sur eux de fait et leur postérité
Pour les meurtrir de mon autorité.
Si entrai lors en paisible saisine
D'autantir en toute humanité,
Bois, feuille, fleur, fruit, bouton et racine.

Cette me fit la première ouverture
En répondant le sang d'Abel son frère,
Qui lors fut mis premier sous couverture
De la terre qui était sa grand mère.
Car il sortit lors mon engagement entre
Et de mon dard le poinçon subite
Qui est si grève et insupportable et dépite
Qu'elle abat jus tout fort bras sagittaire
Et donne à tous, sans qu'en elle en rapite
Plus bideux coup que canon ou veuglaire.

Aimé doucques en possession mise
Pour de mes droits parfaitement user
Al pris depuis à ma seule devise
Ceux qu'il n'ai plus sans feindre n'abuser,
Et n'ai voulu affranchir, vicrocuse
Bonté, Beauté, Vertus, Sens ni Vaillance
Que n'ale fait venir à temps dame,
Général'ment toute chair naturelle
Qui fut jadis par désobéissance
Soumise à moi et à ma loi mortelle.

Sur ce borsel s'qui s'en va pas à pas
Assise suis et ne le bite point,
Mais sans cesse je mets à gref trépas
Les plus broyants quand mon dar dard les point.
Je pique et puisse quand à mon point pous
Sans avoir qui a assez vive,
Et si ne crains ni targe ni écu,
Car quand me plaît, je point et aiguillonne
Et ne sera jamais mon dard vaincu
Par royal sceptre ni brillant couronne.

J'ai mes outils et mortels instruments
Pour mes exploits à coup entrésnet,
Et sans vivre à raisons d'arguments
Fais les vivants sans arrêt définer ;
Et n'ai vivant qui ne m'adresse
Comme je prends maintes fois les humains,
Car j'ai moyens trop divers et mes maux,
Desquels plusieurs différemment sont morts
Et ont souffert l'un plus et l'autre moins
Les blessures de mes très aigres mors.

Age soumant sa fière et son tambour
Endort plusieurs entre temps que je vèrus,
Et ain à ain, mois à mois, jour à jour,
Les fait passer sans les avertir trois ;
Ils s'endormant sur les temporels biens
Et n'ont de mon souvenance ou mémoire,
Ainsi estiment leur terrienne gloire
Toujours durable, au moins incorruptible,
Jusque je viens qui fers de ma chaussère
Pour leur donner effroi grief et terrible.

Puis Accident à son cornet de vache
Qui à un cri trop bideux et soudain
Meurtrit plus gens qu'à ryère n'a hache,
Qu'il soumet tous au danger de ma main.
On voit souvent du jour à l'endemain
Aucun vivant être sain, dru et gras,
Qui tôt est mort durant entre deux draps,
Et ne sait on les moyens conspire,
Un autre ainsi en bas très fort de bras
Qui tôt sera sur le point d'expirer.

Deux plaisiers fois en vengance cruelle
Donne aux pécheurs vivants dessus la terre
Par leurs pèchés dissension mortelle
Que l'on nomme plus expressément Guerre.
Il cette-ci tant de vivants atterre
Que mon dard est tout tetit en rouge sang,
Et quand aucun en échappe tout franc,
Il a tépit, mais il est court et bref,
Car puis après, quand je cherche le rang,
J'assieds sur lui mon dard par un coup grief.

Autre pays est pourl'an Famine
Pour les pèchés ou du peuple ou du prince :
Par ce moyen je range, monds et mine
Plusieurs terres, régions ou province,
Et tant en prends, tant en rompu, tant en pince
Qu'on ne le peut nombrer, dire ou écrire ;
Fin gâte à coup un royaume, un empire ;
Qui sont contraints à pauvrement mourir,
Et n'ont que puisse à mon dard controdire
Pour languissants en ce cas secourir.

Et plusieurs fois ma très bonne chambrière,
Mortalité, est en terre transmise,
Qui mains milliers en fait coucher en bière
Par les exploits qu'elle tient en franchise.
Humanité est à elle soumise
Et sous son joug a incliné le chef ;
Elle lui fait maintes fois grand méchef,
Diminuant nations entières supplés,
Et pour avoir de ses sujets le fief
Elle abat tout sans arroer propos...

Comment aussi ma loyale servante,
Maladie, rue jus plusieurs corps,
Mais de tuer toujours pas ne se vante,
Ainsi échappent aucuns d'elles pour lors,
Et nonobstant qu'ils ne sont pas ce morts,
Si n'en dis pas souvent mainds long répit,
Car tôt après, par un très grand dépit,
Soudainement je les frappe et renverse,
Et n'ont loisir de languir en leur lit,
Puisque je fers d'estoc à la traverse.

Car Accident qui ne dort si sommeille,
Ainsi est toujours en agaet, en embûche,
Plusieurs meurtrit, vaincu, occit et travaille,
Et par moyens très divers il les bache :
Lun chet en l'eau, l'autre de haut trébuche,
Lun meurt de chaud, et l'autre meurt de froid,
Lautre a le cœur de douleur trop étroit
Et meurt de deuil, l'autre meurt par poison,
Lun meurt de haut et l'autre meurt à droit
Que les larrons soient tous morts et pendus...

Puis Accident en ses bateaux marins
Fait trébucher plusieurs gens et prin,
En excitant bideux vents aériens,
Où un ne peut à l'autre secourir,
Et autrement il en fait tant mourir
Par mer, par terre, en villes et en champs
De nobles gens, gens d'Eglise et manchands
Qu'il n'est vivant qui en pensât le nombre,
Et plusieurs fois meurent mats et méchants
Ceux qui ont eu par Accident encombre.

Et mes exploits ne restreins ou modère
Pour vaillance, noblesse ni hauteur.
J'étreins à coup, sans ce que rien diffère,
Beauté, Savoir, Force, Sens et haut Heur.
Prenant autant le fou qu'il m'importe
Que le plus sef, prient et plus différence,
Car je ne crains honneur, prétérinence,
Lignage, sens, richesse ou hardesse,
Ainsi fais souffrir à tous la pénitence
Du poignard dard que pour tuer je dresse.

Les fortunés et les mondains heureux
Sont maintes fois premiers en mes greniers,
Et meurent mats, débiles, craintifs, peureux,
Et déplaisants d'étonger leurs deniers ;
Ces amoureux ne laisse pas derniers,
Car je les fais à mes dard venir,
Et à regrets mes dars coups soutenir,
Pour démontrer que mon pouvoir surmonte
Tous les débats qu'autres peuvent tenir,
Et si ne tiens ni d'Amours ni d'Heur compte.

Je fais terrir à coup beauté mondaine
Et toute odeur tourner en puant fens ;
Je fais tarir de force la fontaine,
Et fais pourrir tant les gens que les chains ;
Fraîche couleur fais retourner en rieus,
Le sang mort et les veines retérindre,
Rompre les nerfs et claire voix éteindre,
Les sens mourir, les yeux perdre lumière,
Et quand je veuill' de mon dard fort atendre,
Il n'est si fort que ne renverse en bière.

Ces corps bien faits, ces féminins visages,
Dordeels partout régnoumement,
Peints et fardés, réhaiants comme images,
Je fais détrire et pur laidement ;
Et par mon dard en un tout seul moment
Fais réduger une dame jeunesse
En grand laideur trop horrible et hideuse,
Donnant aux vers la chair tant bien nourrie
Qui est par moi mise à fin très pitesse
Pour retourner en matière pourrie...

Donnant ainsi mes douloureux assauts,
Fais endiber tous les états mondains,
Et par tels heurs à mes marris vassaux
Ont l'espoir de Dieu et de ses saints,
Car quand il sent servis entre mes mains,
Il pas mortel par sa dure rigueur
Leur donne angoisse et extrême langueur,
Tant et si fort qu'ils perdent souveurance,
Par qui mémoire est hors de se vigueur
Et Dieu est mis souvent en oublliance.

Je fais aux bons le chemin et passage
Pour les guider jusques au lieu de joie ;
Les condouisant droit à leur héritage,
Ainsi que fait pèlerin la monn joie,
Mais aux mauvais je dresse la voie
Par où ils vont en éternel supplice ;
Faisant doucques l'exploit de mon office
Mène chacun au lieu de sa deserte ;
Soit de vertu ou soit de malefice
Ils ont par moi ou la gagne ou la perte.

Tout homme est ne pour mourir une fois
Voilà le met et la fin de ses jours ;
Mais plusieurs sont qui cuident toutefois
Fair mes mains par variables tours,
Et font armas, pensant vivre toujours,
Acquièrent biens et font grands édifices,
Veulent signer et avoir grands offices ;
Mais quand je vient, sans leur les débarrie,
Ils n'ont enfin de tous leurs artifices
Rien pourdurable, excepté le mérite.

Damnet doucques vivants à l'instrument,
Et avisez comme vous le ferez ;
Après danser viendrez au jugement ;
Auqueel étroit examiner serez ;
Et là tout prêt le juge trouverez
Que de vos faits vous rendra le salaire :
Qui bien aura donné pour lui complaire
Aura un prix riche et inestimable ;
Le mal dissant aura pour satisfaire
Feu éternel, puant, abominable.

La Dance des aveugles,
poème de Pierre Michault (1149 – 1146),
est paru, à Genève, chez Louis Cruse,
vers 1479.

ISBN : 978-2-89668-626-1
© Vertiges éditeur, 2018
– 0652 –